

Sciences pour
la communication

Rhétorique et cognition Rhetoric and Cognition

Perspectives théoriques et stratégies persuasives
Theoretical Perspectives and Persuasive Strategies

Thierry Herman et Steve Oswald (éds)

Peter Lang

Sciences pour
la communication

Rhétorique et cognition Rhetoric and Cognition

Perspectives théoriques et stratégies persuasives
Theoretical Perspectives and Persuasive Strategies

Thierry Herman et Steve Oswald (éds)

Peter Lang

Introduction

Thierry HERMAN, Université de Neuchâtel & Université de Lausanne
Steve OSWALD, Université de Fribourg & Université de Neuchâtel

D'une certaine manière, la rhétorique est un art ou une technique – plutôt qu'une science – cognitive. Beaucoup de travaux ont relevé la pertinence sociale de la rhétorique, qui se déploie à travers différents genres de discours, le délibératif, le judiciaire et l'épidictique, lesquels représentent différents lieux sociaux: l'agora, le tribunal, la Cité. Mais l'art de discourir en situation concrète dans l'espoir de faire adhérer l'auditoire à une thèse suppose une forte aptitude cognitive qu'on appellerait aujourd'hui de la méta-représentation. Les traités rhétoriques antiques, on le sait, sont littéralement innervés par cette dimension cardinale de l'art oratoire: l'adaptation à l'auditoire. Comment puis-je m'en faire une représentation? Qu'est-ce qui est susceptible de l'émouvoir ou de l'agacer? Comment arranger mes arguments pour ne pas brusquer le juge? Depuis Corax et Tisias, l'enjeu majeur est de tenter de maîtriser les ressorts cognitifs du juge; sa réussite, si on en croit l'évolution de la pensée contre la rhétorique sophistique, serait alors un indice d'un pouvoir quasi-magique de la parole.

Or, à partir de moment où agir sur les représentations d'autrui est facilité par des techniques rhétoriques ou sophistiques, la question de la tromperie verbale s'est immiscée dans des affaires de régulation sociale et, avec elle, des enjeux tant de crédibilité que de crédulité. La naissance mythique de la rhétorique fondée sur une parole libérée et des institutions démocratiques met paradoxalement en scène une forme de tyrannie de la parole par ceux qui la maîtrisent et qui exploitent notre propension naturelle à prendre des raccourcis dans le raisonnement. La psychologie, les sciences cognitives et comportementales ont largement illustré maintenant nos illusions cognitives (Pohl 2004), nos raisonnements à deux vitesses (Kahneman 2011, Evans & Over 1996) tout comme la persuasion par des voies périphériques (Petty & Cacioppo 1986) et des heuristiques approximatives (Tversky & Kahneman 1974, Gigerenzer *et al.* 2011). Et on peut supposer que les sophistes ont pris conscience de cette fragilité intrinsèque de notre art de raisonner. L'exemple

totémique du procès de Phryné, où la beauté de Phryné suffit à retourner une cause que l'on croyait perdue, illustre parfaitement la peur d'être persuadé pour de mauvaises raisons:

Hypéride, l'avocat de Phryné, n'ayant pas réussi à émouvoir les juges et se doutant qu'ils allaient la condamner, décida de la mettre bien en vue, déchira sa tunique et dévoila sa poitrine à tout le monde. A ce moment, il tint des arguments si pathétiques que les juges, pris soudain d'une frayeur superstitieuse vis-à-vis d'une servante et prêtresse d'Aphrodite, se laissèrent gagner par la pitié et s'abstinrent de la mettre à la mort. (Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, XIII, 59)

Dans le cadre démocratique rendant encore plus aigu une forme de dépendance à l'information d'autrui, la nécessité de croire tout comme la possibilité de se faire avoir mettent à l'épreuve tant le fonctionnement social de la Cité que l'évaluation des informations et de leurs auteurs. La rhétorique du vraisemblable plutôt que du vrai, la rhétorique des opinions plutôt que du juste et de l'injuste (Platon, *Gorgias*, 455a) est à la fois une chance – la rhétorique est fille de la démocratie, elle en sert les principales institutions – et une menace. Cette tension illustrée par l'idéale «rhétorique pour les dieux» (Danblon 2005: 31) souhaitée par Platon contre la rhétorique à hauteur d'homme professée par Aristote est bien documentée sur le plan philosophique et historique. Mais l'éclairage jeté par les sciences cognitives dans ce débat nous paraît assez fascinant pour justifier ce volume. Le but de plusieurs contributions dans cet ouvrage n'est pas de dénoncer les effets de certains schèmes argumentatifs que d'aucuns jugeraient fallacieux ni d'ajouter une couche nouvelle aux critiques des sophismes. De Platon aux écoles d'argumentation modernes professant le *Critical Thinking* (Herman 2011), des normes critiques sont édifiées contre les abus de langage, les déviances argumentatives, les illusions de logique ou paralogismes (cf., par ex. Hamblin 1970). On peut évidemment enseigner les arguments fallacieux et comment les contrer – encore que cela pose quelques problèmes: comment distinguer le fallacieux du maladroit, l'abus de l'approximation, la rigueur argumentative de la liberté rhétorique prise avec elle? Mais les classiques mouvements réputés fallacieux comme l'*ad hominem* (Johnstone 1978, Walton 1998), l'*ad populum* (Maillat, ce volume) et l'*ad verecundiam* (Herman, ce volume) sont souvent réinterprétés comme moins sophistiques qu'il n'y paraît lorsqu'ils ne sont pas considérés comme une façon courante d'argumenter: «le paralogisme n'est pas l'exception, il est la règle» (Angenot 2008: 92). L'enjeu de ce